Anis Nouaïri

Pour une approche du silence : les poèmes palestiniens de Lorand Gaspar

For an Approach to Silence: Lorand Gaspar's Palestinian Poems
Abstract: This study examines the question of silence in the "Palestinian poems" of Lorand Gaspar, particularly in the texts of *Judée*. It focuses more specifically on how the poet seeks to restore the essence of the land of Palestine by interrogating both its history and geography in the context of war. Lorand Gaspar highlights the plight of victims, particularly children, who, faced with the unspeakable, often find themselves deprived of any form of speech, subjected to a phenomenon of silencing that reflects both their powerlessness and their resilience. Finally, the study explores the condition of a poet's voice in a context of war, as the Palestinian poems of Lorand Gaspar remain largely understudied and are likely marginalized by literary criticism, despite their universal significance.
Keywords: Palestine; Silencing; Silence; Speech; Forgetting; Memory.

Anis Nouaïri
Université de Tunis, Tunisie
anis.nouairi@fshst.rnu.tn

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.06

« S'il nous est possible de parler, si le discours a pu naître et se montrer efficace, utile, opérant, c'est parce que tout ce qui en ce monde vient à une forme, à un ordre, ou les abandonne, le fait selon un langage »[1], écrit Lorand Gaspar dans *Approche de la parole*. Que faire alors lorsque la parole est empêchée ou lorsqu'elle n'est pas reconnue comme telle par nos semblables ? Gaspar affirme que le langage repose sur une forme de partage : « La totalité du monde vivant parle le même "langage" »[2]. Pourtant, dans un monde où les rapports de force structurent le discours, cette communauté de langage devient incertaine. Gayatri Chakravorty Spivak, dont la réflexion porte sur les champs des études postcoloniales et du féminisme explique que « les subalternes, […] ne peuvent pas parler. Et ceux qui prétendent les entendre ne font en réalité que parler à leur place »[3]. Cette idée trouve un écho dans certains textes de Lorand Gaspar, des textes que j'appellerai ici les « poèmes palestiniens ».

Ces poèmes occupent la deuxième partie du recueil *Égée-Judée*[4]. On ne les confondra pas toutefois avec d'autres écrits gaspariens traitant de la Palestine comme des textes de *Sol absolu*, la section « 1975 » de *Feuilles d'observation* ou encore le chapitre éponyme d'*Arabie heureuse*. Dans ces ouvrages-ci, Gaspar se contente de décrire la Palestine en tant

qu'espace géographique et historique, parfois en tant qu'espace social. Les poèmes palestiniens de *Judée* s'éloignent de la description analytique pour toucher à quelque chose de plus humain et d'éminemment politique. Ils sont certes ancrés dans l'histoire de la Palestine mais il s'agit essentiellement de son histoire contemporaine. Y sont évoqués la guerre des Six Jours, les combats, les camps de réfugiés, les blessés de guerre, tous les événements en somme qui ont conduit ou qui font suite à la *Nakba* de 1948, la catastrophe. La présente étude est consacrée à cette partie de l'œuvre gasparienne. Elle s'inspire en cela des travaux de Jean-Baptiste Bernard, auteur notamment d'un article intitulé « L'humanisme à l'épreuve : l'œuvre de Lorand Gaspar et le conflit israélo-palestinien »[5]. Dans cet article, Jean-Baptiste Bernard étudie la position de Gaspar face au conflit, « le travail savant de l'humaniste contrebalancé par la colère d'un auteur qui est autant victime que témoin »[6]. Cette double posture de victime et de témoin révèle une dialectique fondamentale chez le poète, son œuvre se situant aux confluents de la parole et du silence. Car, si Gaspar veut s'adonner à l'exercice de l'impartialité – exercice d'autant plus ardu pour lui qu'il a vécu le conflit de l'intérieur –, sa parole a tôt fait de se heurter à un mur, le silence, celui des élites, des témoins ou des victimes elles-mêmes. Je m'interrogerai donc sur les faiblesses du langage face à ce qui relève de l'indicible, le silence étant approché comme le principal moteur d'un verbe dont il dessine les limites autant que les possibles.

Silence sur la Palestine

« Ce qu'ils veulent c'est mon silence »[7], disait Edward Saïd, essaysite palestinien, dans un entretien accordé à David Barsamian en mai 2001. Par cette phrase Saïd entendait dénoncer le silence auxquels sont contraints les Palestiniens. Dans une perspective plus large, son essai sur l'orientalisme, constitue selon ses propres termes « un défi au silence imposé à l'objet Orient »[8]. Car le silence est une arme de guerre à laquelle sont soumis les vaincus. C'est le propre de la « silenciation » – ou *silencing* en anglais – qui désigne le processus par lequel des individus ou des groupes d'individus subordonnés sont réduits au silence, par la force, par la censure, par leur marginalisation ou leur invisibilisation. Aux niveaux politique et social, ce processus se manifeste concrètement par un ostracisme exercé sur des groupes minoritaires en les excluant du débat public ou en estompant leur mémoire collective. L'injonction au silence est donc une stratégie qui vise à anonymiser la masse des victimes et à les invisibiliser. Le traitement médiatique de la guerre à Gaza n'en est que l'illustration la plus récente. En 1974 déjà, Mahmoud Darwich, poète palestinien, publiait le recueil *Chronique de la tristesse ordinaire*. Dans ce texte antérieur de quelques années à *Égée-Judée*, un poème aborde le sort des Gazaouis ainsi que l'indifférence dont ils font l'objet. Il est intitulé « Silence pour Gaza » ; en voici un extrait dans la traduction qu'en donne le sociologue et politologue Olivier Carré :

> Car à Gaza les valeurs sont tout autres, tout à fait autres que les nôtres. Au fait, la seule valeur de l'homme réduit par une conquête, n'est-elle pas sa force de résistance à l'occupation ? Or c'est à cela seul que l'on s'exerce, là-bas à Gaza ! Elle s'est accoutumée à cette seule et grande et dure valeur, point apprise dans des livres ou dans

> des cours accélérés ni aux trompettes et aux grosses caisses des propagandes ni au son des hymnes patriotiques ! Toute seule, par sa propre expérience et par son labeur, pas pour la « montre », pas pour la parade ! Non, Gaza n'a pas de quoi se vanter de ses Armées, ou de sa Révolution, ou de son Budget. Elle n'a pas à exposer ses chaires puantes et volontairement elle répand son sang. Gaza, savez-vous, n'est pas douée pour les discours, son pharynx ne vaut rien, c'est par les pores de la peau qu'elle crie sang, et eau et feu ![9]

La Palestine étant peu douée pour les discours, il incombe donc aux poètes de tenter de lui donner la parole. N'est-ce pas ce que font Darwich et Gaspar, chacun à sa manière ? Les textes gaspariens antérieurs aux poèmes de *Judée* sont le lieu de cette tentative. *Sol absolu* est ainsi dédié « Au chant nu des montagnes de Judée qui se fit entendre à ma soif sur les pistes d'Arabie Pétrée et heureuse »[10]. Comme tout lieu gasparien, le désert de Judée situé dans l'actuel Cisjordanie est pourvu d'un chant, d'un rythme que le poète entend et retranscrit dans ses mots ; pourtant, ce chant est « nu », signe d'un « SILENCE » qui s'institue en poème dès la première page du recueil[11].

Sol absolu n'est pourtant pas un programme politique. Le livre regorge de textes-inventaires dans lesquels le poète décrit avec érudition l'évolution de la Palestine, de sa géographie, de sa faune, de sa flore ou de ses minéraux. Il regorge également de références aux mythologies bibliques et mésopotamiennes. *Sol absolu* constitue pour ainsi dire une hagiographie géologique du désert, sorte d'« hagéographie » documentée des lieux. Il faut préciser que dans ce recueil, il n'est pas question de l'histoire contemporaine de la Palestine, et pour cause : Gaspar a déjà consacré d'autres ouvrages aux événements historiques ayant conduit à l'exode palestinien de 1948, en l'occurrence l'essai *Histoire de la Palestine* publié en 1968 chez Maspero. Accueilli avec méfiance par les autorités israéliennes de l'époque[12], cet ouvrage n'est pas à proprement parler polémique, l'écrivain se contentant d'y recenser les événements ayant conduit à la *Nakba*. Cette petite histoire de la Palestine s'étend sur cent cinquante pages et débute par l'évocation d'un discours, un acte de parole donc, le discours prononcé par Lord Balfour en 1917. L'auteur y fournit des données démographiques comme le flux des populations ou leur taux de croissance. Il se fait historien, remonte aux origines de la Palestine, évoque l'arrivée du christianisme puis de l'Islam. Dans le quatrième chapitre, il insère même une carte de la Syrie avec ses administrations ottomanes. Au début de l'essai, Gaspar évoque en ces termes le sort des villages arabes pendant la guerre des Six Jours :

> La destruction stratégique des villages de frontière (Beit Nouba, Yalo, Amouas, Beit Sira, Beit Awa et Beit Mersin) a laissé environ 6.000 paysans sans toit. Trois d'entre ces villages, Beit Nouba, Yalo et Amouas ont été définitivement effacés, pour les autres, suivant l'exemple de Kalkylia (qui avait été détruit à 70%), les Israéliens se sont montrés prêts à aider ceux des paysans qui sont restés à se réinstaller.[13]

En citant les noms de ces villages, Lorand Gaspar participe à rétablir la vérité des faits à une époque où les récits

dominants l'emportent souvent sur l'ordre factuel des choses. Dans ce cas précis, l'énumération des villages détruits relève de la restitution toponymique. Le linguiste Farid Benramdane explique que « Dans un contexte historique de colonisation/décolonisation/recolonisation, la terre et sa dénomination (la toponymie) jouent le rôle d'une forte identité et la fonction d'une puissante identification »[14]. Avec *Sol absolu* la Palestine est ancrée dans un récit intemporel ; *Histoire de la Palestine* la place dans la réalité immédiate, l'ouvrage reflétant pleinement la conception gasparienne du langage comme « révélateur »[15] : pour l'écrivain, « nommer une chose avec justesse c'est la créer, la posséder »[16]. Son livre se donne d'ailleurs à lire comme un contre-discours : car si le discours de Lord Balfour est marqué par une certaine ambiguïté (posant ainsi les bases d'une guerre qui dure encore à ce jour), le discours de Gaspar, lui, vise à dissiper les non-dits de l'histoire en s'appuyant sur « ce que la parole peut […] de plus révélateur » face à la « complexité du discours moderne »[17].

Silence sur les Palestiniens

C'est également la vocation des poèmes palestiniens de l'ensemble *Judée*. Dans ces textes en effet, Gaspar adopte la posture du témoin. Comme chacun sait, le médecin a exercé à Jérusalem puis à l'hôpital français de Bethléem de 1954 à 1970, au plus fort du conflit. Dans *Judée*, le poète décrit aussi bien « le labyrinthe géographique d'un continent en guerre »[18], que les hommes et les femmes qui, arpentant ce labyrinthe, subissent la violence des combats, les déplacements forcés et la vie dans les camps de réfugiés. La deuxième partie d'*Egée-Judée* se donne à lire comme un ensemble de méditations entrecoupées de ces récits de guerre ou, à l'inverse, comme des récits de guerre interrompu par des méditations poétiques. Et la qualité méditative de ces poèmes en prose tient au fait que les protagonistes – les hommes et les femmes dont parle le poète-narrateur – prennent rarement la parole. Le bruit est présent toutefois qui se fait entendre : il s'agit du bruit des bulldozers, ces « grandes chenilles bruyantes »[19], « des coups de fusils, des salves de mitraillettes, des explosions dans la nuit »[20]. Dans le tumulte des armes et des hommes, le silence parvient à s'imposer mais le poète le décrit comme étant encore plus invasif que le bruit des bombardements :

> Maintenant les oreilles perçoivent l'orage qui se lève au loin sous les rails et roule sous la croûte qui enfle de proche en proche au fur et à mesure que gagne l'inflammation. Puis sans même laisser le temps au cerveau alerté de mener à leur terme les images de la peur, tout air et toute terre à l'entour déchirés dans un tintamarre assourdissant. Pentes successives de sifflements sauvages qui s'écrasent dans un criblement féroce.
> « Ouvrez les portes ! » hurle quelqu'un quand la première vague est passée. Silence. Rien. Des gémissements timides, qu'ensevelit déjà le mugissement de la vague suivante qui se brise. Puis, de nouveau, posé sur les débris, le mutisme terrifiant, moule fantastique du vacarme et plus ahurissant que lui.[21]

Dans ce texte, le jeu des antithèses aboutit à un renversement de valeurs en

vertu duquel le silence est assimilé à une violence. Qualifié de « terrifiant », le mutisme affecte aussi les populations en proie à la stupeur. La juxtaposition des substantifs « Silence » et « Rien », utilisés ici comme des mots-phrases, établit un parallélisme permettant de décrire l'anéantissement des êtres face à une situation qui les dépasse. Le « tintamarre assourdissant » de la guerre et son « vacarme ahurissant » agissent comme un voile sonore, l'image du bombardement se résorbant dans un « mutisme terrifiant ». Pour le poète, il ne s'agit pas tant de donner à voir une image susceptible de rendre le lecteur clairvoyant que de le rendre « clairaudient ». Car au-delà du bruit des armes et des blindés, le lecteur est appelé à « entendre le silence »[22], expression que Gaspar utilise dans un poème de « Nuits » : c'est ici le silence de la mort, son absolutisme, son absurdité en regard de la fragilité des êtres et des lieux détruits par la guerre.

Dans un autre texte de *Judée*, Lorand Gaspar relate sa rencontre avec des bédouins d'Abou Dahouk alors que ces derniers viennent à lui pour lui confier un jeune homme blessé. Une fois encore, le silence domine la scène :

> Les mêmes Abou Dahouk vinrent frapper des années plus tard à ma porte. Une guerre de plus venait de balayer le désert. Ils étaient là, immobiles et silencieux dans le petit matin, juchés sur leurs chameaux. Sur l'une des montures, ligoté dans la selle, un jeune berger bédouin était affaissé sur le garrot. Ils avaient cheminé toute la nuit depuis leurs campements dispersés. 'Abed Abd el Fattah avait la moelle dorsale sectionnée par une rafale. Un an après je reçus une lettre d'un institut pour paraplégiques, dans un pays occidental : « Je suis bien maintenant. J'ai appris à lire et à écrire, c'est bien. Les gens ici sont très bons pour moi. Il y a un grand jardin, de l'eau, beaucoup et des arbres. Je sais que je ne bougerai plus mes jambes. Je roule avec ma chaise. Je vais bien. Mais dis aux miens qu'il faut que je rentre. Vous ne pouvez pas me laisser mourir ici. Que Dieu te garde. »[23]

La violence que renvoie l'image du jeune homme maintenu sur un chameau, la colonne vertébrale sectionnée, contraste fortement avec le silence des protagonistes. Comment parler face au spectacle de l'atroce ? Les bédouins et les réfugiés que Gaspar met en scène dans ses poèmes sont souvent dépassés par les événements historiques. Pourtant, ici, l'absence de dialogue participe à la pleine conscientisation de la situation : ni le médecin ni le blessé ou ses accompagnateurs n'ont besoin de parler face au spectacle de l'horreur. Le silence observé par les victimes du conflit n'a certes aucune commune mesure avec le silence coupable de la communauté internationale. Il tient de la stupéfaction car il s'impose brutalement aux individus en interrompant la quiétude de leur vie. Les poèmes de *Judée* sont d'ailleurs structurés de la même manière : ils se construisent autour d'un acte de contemplation interrompu par la guerre. Les combats viennent ainsi mettre fin au « chant du Sirli »[24], au « bruit de l'eau […] qui dévale la colline »[25], à « la houle mécanique des conversations »[26], plongeant le lecteur dans le silence imposant du destin en marche.

Un tel silence est contagieux : il se répand naturellement parmi les populations victimes du conflit. Les enfants en

particulier ne sont pas épargnés. Nous savons que Lorand Gaspar s'est beaucoup préoccupé du sort des enfants palestiniens. En 1984, il fut le principal intervenant d'une rencontre littéraire organisée par le Professeur Georges Nonnenmacher à l'Université de Tunis I où il décrivit la condition éprouvante des enfants qu'il a dû soigner pendant la guerre. C'est dans cette même optique que, dans un poème de *Judée*, il rapporte avec émotion le discours d'une fillette faisant le récit de l'exode des Palestiniens après la guerre des Six Jours. Le poète précise que l'enfant s'exprime d'une « voix incolore »[27] :

> « J'ai huit ans et il me semble que toute la population du pays, hommes, femmes, enfants, vieillards est sur les routes. Des enfants surtout, des enfants dont personne n'écoute les questions, qu'on bouscule et qui ont des grands yeux ahuris, vides de fatigue et de faim. Des femmes enceintes avec des nourrissons sur les bras, en marche ou assises, éreintées, hagardes. Des coups de fusils, des salves de mitraillettes, des explosions dans la nuit, sur les visages, la lumière inquiète d'un incendie. Ces routes n'ont pas l'air d'avoir de fin, d'aboutir quelque part. Ces colonnes de gens, de charrettes en désordre, je n'en vois pas le bout. Chacun porte quelque chose, – je me rappelle ce miroir entre les casseroles et les couvertures, qui s'allumait et s'éteignait. Sur les visages, qu'y avait-il donc sur les visages ? Et où allons-nous ? Quelqu'un doit savoir. Personne ne dit rien. Si. Tais-toi. »[28]

Quand les adultes intiment aux enfants l'ordre de se taire, ils rendent ces derniers à leur état initial d'*infans*, c'est-à-dire à leur état d'êtres dénués de parole. L'injonction au silence remet en question toute forme de posture commémorative. Car le dire de la fillette de huit ans n'est pas perçu comme un acte mémoriel mais comme un acte traumatique qui ne fait que raviver la douleur de la perte. Dans un article consacré à la question, le sociologue palestinien Salim Tamari explique que les victimes de la *Nakba* ont effectivement tendance à cultiver le secret et le silence sur leur condition[29]. Les théories du *silencing* expliquent qu'un silence imposé constitue une « violence épistémique »[30] pour reprendre l'expression de Gayatri Chakravorty Spivak. Or cette violence, les victimes du conflit l'exercent aussi contre elles-mêmes. La phrase « Tais-toi » est en effet symptomatique d'un double effacement : d'abord celui de l'enfant, dont la parole testimoniale est récusée, puis celui de l'événement lui-même, qui risque de tomber dans l'oubli faute de témoignage. Dans le cadre théorique du *silencing*, il ne s'agit pas seulement d'un oubli, mais d'une mise en marge délibérée du discours. C'est le propre du *self-silencing* ou auto-silenciation. L'anthropologue Élisabeth Anstett explique ainsi que « les contextes de violence extrême […] se singularisent aussi par le silence des protagonistes, et celui des victimes. Plusieurs éléments expliquent le relatif silence des survivants qui sont autant liés à des facteurs psychologiques ou sociologiques […], qu'à des aspects proprement linguistiques, tant il est vrai que la nature et l'ampleur des violences subies représentent une expérience pour laquelle il n'existe souvent pas de lexique descriptif approprié dans les langues vernaculaires concernées »[31].

Les poèmes palestiniens de Lorand Gaspar reflètent cette impossibilité de dire la violence d'une situation pour laquelle l'écrivain n'a pas plus de mot que les victimes. Le poète n'a pas la prétention de s'exprimer au nom des oubliés de la terre comme le voudrait un poncif littéraire qui ferait de lui le témoin de son temps. Le peut-il seulement ? Le dernier poème de *Judée* apporte une réponse à cette question ; ce texte débute par l'évocation du silence qui habite le poète (« Ce silence en toi par murs et par mers »[32]) pour se clore sur l'idée que les mots « s'épuisent » (« la respiration sans rivage où s'épuisent tes mots »[33]). La poésie n'est pas une réponse au néant. Elle en est le produit.

Silence sur les poèmes palestiniens ?

Car la poésie du silence est vouée au silence. C'est aussi ce que confirme la réception critique des textes de *Judée*. Les poèmes palestiniens sont en effet rarement abordés dans les monographies les plus récentes et s'ils le sont, c'est généralement leur composante méditative qui intéresse la critique. Ces poèmes seraient-ils frappés d'interdit ou tout du moins oubliés ? Si la question mérite d'être posée, elle est loin d'être évidente. L'article de Jean-Baptiste Bernard cité au début de cette étude suffirait à le prouver. Dans sa thèse de doctorat, *Ethique et pratique de la relation : l'œuvre poétique de Lorand Gaspar*, il étudie l'attachement de l'auteur pour la Palestine et pour ses habitants. Une étude publiée en 2024 par Jihen Souki aborde l'influence de la Palestine sur l'œuvre gasparienne[34]. En 2010, l'essai de Maha Ben Abdeladhim, *Lorand Gaspar, en question de l'errance*[35], s'intéresse à « L'inscription politique »[36] des textes de *Judée*. S'il est vrai que ces poèmes ne constituent qu'une partie mineure de l'œuvre de Gaspar, il s'avère que peu de travaux leur sont consacrés, ce qui s'explique sinon par un désintérêt réel de la critique à l'égard de ces poèmes, du moins par une volonté de les minoriser. Il semblerait ainsi que, par un processus réflexif auquel ces poèmes étaient comme prédestinés, le silence qui pèse sur le destin des Palestiniens appelle au silence sur les œuvres qui traitent des Palestiniens. Jean Genet en fit l'expérience. Edward Saïd l'a dénoncé. Ce silence, loin d'être anodin, participe d'une dynamique consciente ou inconsciente de mise à l'écart de certaines voix comme de certains récits.

Pourtant, comme l'a montré Saïd, la littérature a le pouvoir de résister au silence et à son corollaire, l'invisibilisation. Si les textes de *Judée* sont encore trop peu étudiés, ils sont tragiquement d'actualité et n'ont donc pas fini d'intéresser certains chercheurs. Or force est de constater que ces chercheurs sont souvent arabes. Le risque serait alors de voir ces textes enfermés dans un identitarisme réducteur. Car les poèmes palestiniens de Lorand Gaspar, bien qu'ancrés dans une réalité historique et géographique précise, dépassent le cadre géopolitique pour interroger l'humain et, au-delà de l'humain, le vivant, comme tous les autres textes gaspariens dira-t-on. Dans *Judée* après tout, les Palestiniens ne sont jamais nommés en tant que tels[37]. Cette anonymisation, loin de réduire les individus à néant, assurerait plutôt leur retour dans le giron d'une humanité que d'aucuns, aujourd'hui encore, voudraient leur refuser. L'historien israélien Ilan Pappe, auteur d'un ouvrage intitulé *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, explique ainsi que la rhétorique de

déshumanisation des Palestiniens était une stratégie dument réfléchie lors de la guerre de 1967[38]. D'abord militaire et politique, le conflit s'est en cela étendu au champ du discours, qu'il soit historique, littéraire ou critique. L'œuvre de Gaspar va pourtant au-delà de cette fatalité, la volonté du poète étant de « participer pleinement à la trame nourricière des échanges interhumains »[39]. Les poèmes de *Judée* en particulier, eu égard à leur économie verbale, à leur retenue, sont réfractaires à toute instrumentalisation. C'est peut-être ce qui fait leur complexité et c'est pourquoi ils sont si peu étudiés. Oscillant entre contemplation et engagement, ils sollicitent un lecteur libre. Un lecteur libre : telle est finalement la condition *sine qua non* pour que le silence prenne sens.

Bibliographie

Anstett, Élisabeth, « Dissimulation, effacement et silence dans les contextes de violences de masse », in *Silence(s)*, 1/2, 2024. Cf. https://revues.mshparisnord.fr/silences/index.php?id=241

Ben Abdeladhim, Maha, *Lorand Gaspar, en question de l'errance*, Paris, L'Harmattan, Collection « Approches littéraires », 2010.

Benramdane, Farid, "Toponymie, contact des langues et établissements humains dans la région de Tiaret : une approche diachronique", in Jocelyne Dakhlia (éd.), *Trames de langues, Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris [Tunis], Maisonneuve et Larose – Institut de Recherche sur le Maghreb contemporain, Collection "Connaissance du Maghreb", 2004.

Bernard, Jean-Baptiste, *Éthique et pratique de la relation : l'oeuvre poétique de Lorand Gaspar*, thèse soutenue publiquement le 30 septembre 2016.

"L'humanisme à l'épreuve : l'œuvre de Lorand Gaspar et le conflit israélo-palestinien", in *Revue Chameaux*, no. 11, automne 2019. Cf. https://revuechameaux.org/numeros/guerre-et-terrorisme/lhumanisme-a-lepreuve-loeuvre-de-lorand-gaspar-et-le-conflit-israelo-palestinien/

Darwich, Mahmoud, *Chronique de la tristesse ordinaire suivie de Poèmes palestiniens*, traduction d'Olivier Carré, Paris, Cerf, 1989.

Gaspar, Lorand, *Palestine, année 0 : un dialogue israélo-arabe*, Paris, Maspero, 1970.

Histoire de la Palestine des origines à 1977, Paris, Maspero, 1978.

Sol absolu, in *Sol absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 1982.

Égée-Judée, Paris, Gallimard, Collection « Poésie », 1993.

Carnets de Jérusalem, Cognac, Le Temps Qu'il Fait, 1997.

Patmos et autres poèmes, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 2004.

Approche de la parole, in *Approche de la parole suivi de Apprentissage*, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 2004

Lançon, Daniel, « Le Proche-Orient », in Madeleine Renouard (éd.), *Lorand Gaspar, Transhumance et connaissance*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1995.

Pappe, Ilan, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, Paris, La Fabrique Éditions, 2024.

Poché, Fred, "La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes", in *Franciscanum 171*, Volume LXI (2019).

Tamari, Salim, "Palestine : nostalgie bourgeoise et récits d'exil", in Micheline Labelle, Rachad Antonius et Georges Leroux (ed.), *Le Devoir de mémoire et les politiques du pardon*, Sainte-Foy, Presses de L'Université du Québec, 2005.

Saïd, Edward, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, traduction de Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980.

Saïd, Edward, "What They Want is My Silence", entretien avec David Barsamian, in *International Socialist Review*, no 18, juin-juillet 2001. URL : https://isreview.org/issues/18/Said_part1/

Souki, Jihen, *Lorand Gaspar ou le Chant d'une genèse ininterrompue*, Berlin, Bruxelles, Chennai, Lausanne, New York, Oxford, Peter Lang, Collection "Studien zu den Romanischen Literaturen und Kulturen/Studies on Romance Literatures and Cultures", 2024.
Spivak, Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

Notes

1. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 2004, p. 36.
2. *Ibidem*, p. 36.
3. Gayatri Chakravorty Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009. Cité par Fred Poché, "La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes", in *Franciscanum 171*, Volume LXI (2019), p. 87.
4. Lorand Gaspar, *Égée-Judée*, Paris, Gallimard, Collection « Poésie », 1993.
5. Jean-Baptiste Bernard, "L'humanisme à l'épreuve : l'œuvre de Lorand Gaspar et le conflit israélo-palestinien", in *Revue Chameaux*, no. 11, automne 2019. Page consultée le 24/01/2025.URL:https://revuechameaux.org/numeros/guerre-et-terrorisme/lhumanisme-a-lepreuve-loeuvre-de-lorand-gaspar-et-le-conflit-israelo-palestinien/
6. *Ibidem*.
7. Edward Saïd, "What They Want is My Silence", entretien avec David Barsamian, in *International Socialist Review*, no 18, juin-juillet 2001. Page consultée le 20 février 2025. URL : https://isreview.org/issues/18/Said_part1/
8. *Idem*, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, traduction de Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980, p. 275.
9. Mahmoud Darwich, *Chronique de la tristesse ordinaire suivie de Poèmes palestiniens*, traduction d'Olivier Carré, Paris, Cerf, 1989.
10. Lorand Gaspar, *Sol absolu*, in *Sol absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 1982, p. 89.
11. *Ibidem*, p. 91.
12. Voir Jean-Baptiste Bernard, *Éthique et pratique de la relation : l'oeuvre poétique de Lorand Gaspar*, thèse soutenue publiquement le 30 septembre 2016, p. 74.
13. Lorand Gaspar, *Histoire de la Palestine des origines à 1977*, Paris, Maspero, 1978, p. 15.
14. Farid Benramdane, "Toponymie, contact des langues et établissements humains dans la région de Tiaret : une approche diachronique", in Jocelyne Dakhlia (ed.), *Trames de langues, Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris [Tunis], Maisonneuve et Larose – Institut de Recherche sur le Maghreb contemporain, Collection "Connaissance du Maghreb", 2004, p. 302.
15. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, *Op. cit.*, p. 61.
16. *Ibidem*, p. 83.
17. *Ibidem*, p. 15.
18. Lorand Gaspar, *Égée-Judée*, *Op. cit.*, p. 107.
19. *Ibidem*, p. 140.
20. *Ibidem*, p. 126.
21. *Ibidem*, p. 109.
22. Lorand Gaspar, *Patmos et autres poèmes*, Paris, Gallimard, Collection "nrf", 2004, p. 157.
23. Lorand Gaspar, *Égée-Judée*, *Op. cit.*, p. 113-114.
24. *Ibidem*, p. 108.
25. *Ibidem*, p. 121.
26. *Ibidem*, p. 118.
27. *Ibidem*, p. 126.
28. *Ibidem*, p. 126.

29. Salim Tamari, "Palestine : nostalgie bourgeoise et récits d'exil", in Micheline Labelle, Rachad Antonius et Georges Leroux (ed.), *Le Devoir de mémoire et les politiques du pardon*, Sainte-Foy, Presses de L'Université du Québec, 2005, p. 229-248.
30. Gayatri Chakravorty Spivak, *Op. cit.*, p. 37.
31. Élisabeth Anstett, "Dissimulation, effacement et silence dans les contextes de violences de masse", in *Silence(s)*, 1/2, 2024. Page consultée le 22 février 2025. URL : https://revues.mshparisnord.fr/silences/index.php?id=241
32. Lorand Gaspar, *Égée-Judée*, *Op. cit.*, p. 148.
33. *Ibidem*, p. 149.
34. Jihen Souki, *Lorand Gaspar ou le Chant d'une genèse ininterrompue*, Berlin, Bruxelles, Chennai, Lausanne, New York, Oxford, Peter Lang, Collection "Studien zu den Romanischen Literaturen und Kulturen/Studies on Romance Literatures and Cultures", 2024.
35. Maha Ben Abdeladhim, *Lorand Gaspar, en question de l'errance*, Paris, L'Harmattan, Collection "Approches littéraires", 2010.
36. *Ibidem*, p. 156
37. Voir Daniel Lançon, "Le Proche-Orient", in Madeleine Renouard (ed.), *Lorand Gaspar, Transhumance et connaissance*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1995, p. 276.
38. Ilan Pappe, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, Paris, La Fabrique Éditions, 2024.
39. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, *Op. cit.*, p. 174.